

Nicolas VATIN

L'Empire des Ottomans

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 4 février 2022)

Le titre de mon intervention, « l'Empire des Ottomans », mérite une explication. En turc, « Ottoman » se dit *Osmanlı*, c'est-à-dire « qui est lié à Osman ». Les Ottomans sont donc les membres de la famille, ses esclaves, ses serviteurs : ils composent la *al-i Osman*, la « famille d'Osman ». Plus largement, un sultan a pu dire à ses sujets : « vous êtes tous mes esclaves », ce qui voulait dire non pas qu'ils lui appartenaient, mais qu'il les protégeait. Mais on comprend que ce qui définit l'Empire ottoman, ce n'est pas une ethnie –on pouvait être albanais, arabe, arménien, grec, hongrois, kurde, serbe ou bosniaque, et j'en passe. Ce n'est pas une religion –on pouvait être chrétien (de divers rites), juif ou musulman. Ce n'est pas une langue ou une culture : songeons aux prestigieuses cultures grecque, arménienne, arabe, par exemple. Ce qui définit l'Empire ottoman, c'est sa dynastie et le lien qui la rattache à ses sujets.

Un trait fondamental de la famille est son refus de la division : s'ils pratiquèrent dans les premiers siècles des mariages dynastiques, les Ottomans ne donnèrent jamais de territoires en dot à leurs filles. Ils en vinrent d'ailleurs à refuser toute union matrimoniale avec des familles régnantes, mariant leurs filles à leurs serviteurs et se reproduisant avec des esclaves. Ils n'admirent jamais non plus la dispersion des provinces entre fils. À la mort du chef, un seul devait régner. Cette volonté d'indivision fut sans doute un des facteurs de leurs succès.

Cette « famille d'Osman » est partie de peu de chose, à l'aube du XIV^e siècle, avant de s'imposer comme une grande puissance, puis de décliner et de disparaître au début du XX^e siècle. Je vais essayer de retracer ce parcours sous l'angle de la puissance, qui est celui privilégié par votre programme, en rythmant mon exposé par des dates qui ne seront que des prétextes pour exposer quelques points importants

1^o XIV^e-XV^e siècle : Du statut de clan frontalier à celui de grande puissance

27 juillet 1302 : un officier byzantin du nom de Mouzaion subit une défaite près d'İzmit.

C'est à cette occasion qu'apparaît pour la première fois dans la documentation (byzantine) un certain Atman. Ce nom turc, qui fut islamisé en Osman, est celui du personnage qui a donné son nom à la dynastie. Il est à la tête d'un de ces groupes de nomades turcs qui se sont déplacés dans l'est sous la pression des Ilkhanides mongols, qui dominent l'Iran et l'Anatolie. Tributaires des Ilkhanides, les Ottomans (appelons-les ainsi) se sont installés à Söğüt, à l'écart des Mongols, mais aussi d'émirats turcs plus puissants, à la frontière de l'Empire byzantin.

La victoire sur Mouzaion avait été permise par une crue du fleuve Sakarya, conséquence d'un hiver désastreux pour les troupeaux de ces pasteurs qui avaient besoin de se refaire par des razzias alors que la crue avait détruit les défenses byzantines sur le

fleuve. Osman put désormais parcourir la campagne et attirer autour de lui un nombre croissant de compagnons. Les relations avec les chrétiens locaux pouvaient être difficiles et violentes mais aussi bonnes et complémentaires, entre pasteurs transhumants turcomans musulmans et sédentaires chrétiens.



L'Anatolie des *beylik* (XIII^e-XIV^e s.), tiré de : François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein dir., *Dictionnaire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015, p. 1231.

Le fils d'Osman, Orhan, opéra une mutation par la conquête de centres urbains, à commencer par Bursa (1326). En pratique, les villes isolées dans une campagne tenue par les Turcs finissaient par tomber d'épuisement.

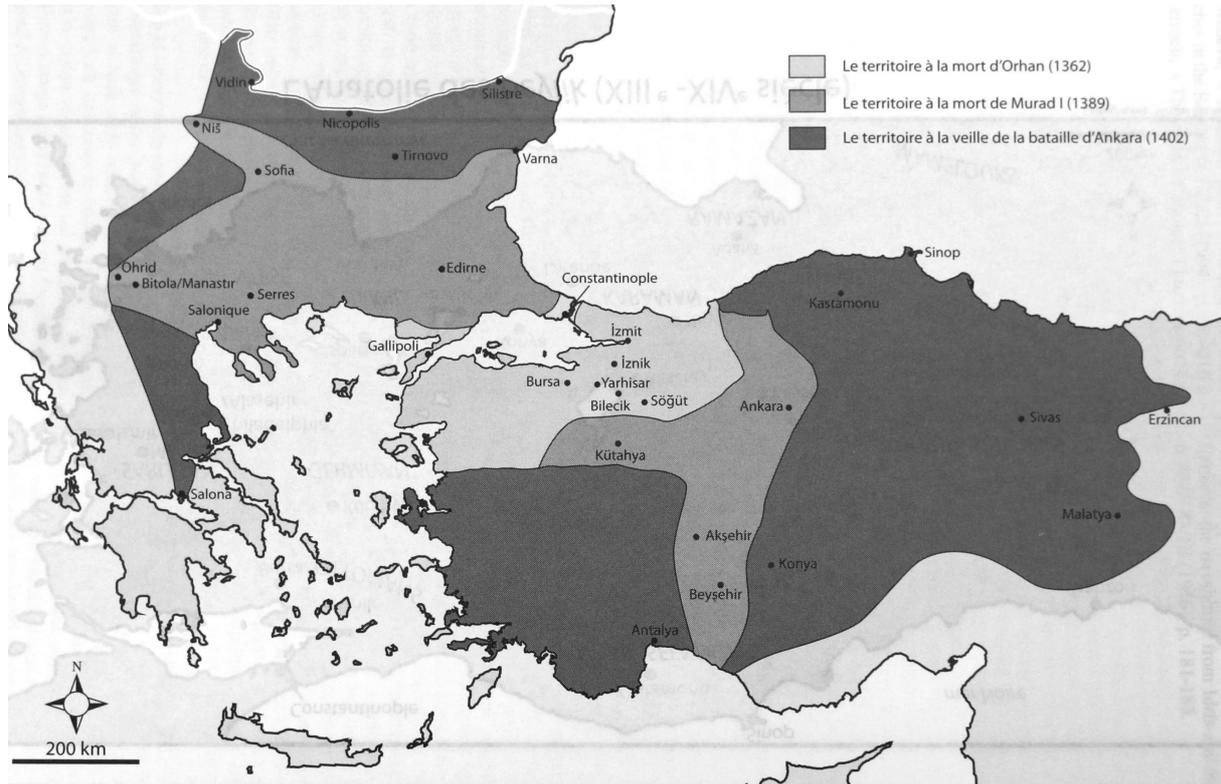
En milieu urbain, le clan devient État. Le butin finance des fondations qui manifestent et construisent cet État ottoman : mosquées, madrasas, hôtelleries et soupes populaires. Cette croissance attire oulémas et militaires qui contribuent à renforcer l'encadrement, donc l'État qui est désormais une petite puissance politique, par sa force d'attraction. Dans les décennies suivantes, sous Orhan puis Murad I^{er}, les Ottomans progressent en Anatolie au détriment des émirats les plus proches, par la négociation, l'intimidation ou la violence, et renforcent d'autant leurs moyens.

2 mars 1354 : Süleyman Paşa, fils d'Orhan, s'empare de Gallipoli.

Depuis un certain temps déjà, des émirs turcs avaient commencé à s'infiltrer en Thrace, profitant des divisions byzantines. C'est ainsi qu'en 1346, Cantacuzène avait eu recours à l'aide d'Orhan, à qui il donnait sa fille Theodora. L'occupation de Gallipoli en 1453 offrit aux Ottomans une tête de pont précieuse entre Asie et Europe. Mais en 1366 Amédée de Savoie s'empara de Gallipoli, qu'il remit aux Byzantins. Pendant dix ans, Murad I^{er} fut coupé de ses bases européennes, tandis que d'autres beys turcs continuaient à avancer en Thrace, puis, vainqueurs des Serbes à la bataille de la Maritza (1371), ouvraient la route de la Macédoine. C'est par des moyens politiques que les Ottomans se réimplantèrent en Europe. En 1373, Jean V et Murad I^{er} coopérèrent contre leurs fils révoltés, Andronic et Savcı. Puis à la suite d'un renversement d'alliance, Andronic prit le pouvoir avec l'aide de Murad I^{er}, qui fut payé par la remise de Gallipoli. De retour en

Europe, les Ottomans s'imposèrent aux autres beys turcs, les repoussèrent vers les frontières, puis limitèrent progressivement leur autonomie.

L'émirat ottoman était désormais une puissance d'Europe orientale, en croissance rapide au détriment de pouvoirs de natures diverses, par la guerre, en profitant des divisions de l'adversaire, par des processus de vassalisation qui pouvaient donner lieu à annexion postérieurement. À la fin du XIV^e siècle, la Thrace, la Bulgarie, la Macédoine, la Dobroudja, la Thessalie étaient sous contrôle direct ; la Valachie et la Serbie (inquiète de la menace hongroise) étaient vassales ; les Byzantins également vassalisés étaient confinés à la Morée (le Péloponnèse) et à Constantinople assiégée.



L'expansion ottomane au XIV^e siècle (tiré de : François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein dir., *Dictionnaire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015, p. 1232).

23 septembre 1396 : défaite croisée à Nicopolis.

Le roi de Hongrie, inquiet de la progression ottomane et soucieux d'éviter l'effondrement des Ottomans, avait réuni en une coalition impressionnante les flottes vénitiennes et byzantines, ainsi que des contingents venus de toute l'Europe. Cette armée subit une déroute face à celle de Bayezid I^{er} à Nicopolis, sur le Danube. La puissance ottomane était donc devenue assez considérable pour mobiliser l'Europe entière. Sa menace avait amené le Byzantin Manuel II à faire un voyage en Occident pour chercher de l'aide ; la défaite des croisés, avec son cortège de prisonniers, entraîna les premiers contacts avec des représentants français.

28 août 1402 : Bayezid I^{er} est vaincu et capturé à Ankara par Tamerlan.

Cet événement ébranla fortement l'Empire ottoman. Les origines en étaient doubles. Du côté ottoman, Bayezid I^{er} avait réagi violemment quand des émirats turcs d'Anatolie s'étaient soulevés en profitant de ce qu'il était occupé en Europe. Des campagnes en 1390 et 1391 amenèrent une série de reconquêtes, d'annexions et de soumissions d'émirs cédant à l'intimidation. De son côté, le Turco-mongol Tamerlan, qui s'était constitué un empire en Asie centrale, avait envahi l'Inde et conquis l'Iran et la Mésopotamie, s'était rapproché des territoires ottomans. Rejoint par les émirs dépossédés par Bayezid, poussé à l'action par les princes chrétiens, il élimina l'Ottoman près d'Ankara.

La puissance ottomane était détruite. Les anciens émirats étaient rétablis comme États tributaires de Tamerlan. Les territoires de la *al-i Osman* étaient divisés entre les fils ravalés eux-aussi au rang de tributaires de Tamerlan. Ce ne fut pourtant pas la fin des Ottomans. Sur le champ de bataille, les troupes anatoliennes avaient abandonné un souverain qui avait constitué trop vite un empire fragile en Anatolie. Mais il existait déjà un État ottoman solidement bâti : c'est de Murâd I^{er} et Bayezid I^{er} que datent des institutions qui allaient l'encadrer dans les siècles suivants, notamment celle des esclaves de la Porte et des janissaires. Ce sont ceux-ci, avec les vassaux serbes et bosniaques, qui permirent aux princes de se sortir du guêpier d'Ankara.

Cette fidélité des vassaux est à souligner : la nature européenne des Ottomans s'affirme. Tamerlan n'a pas passé les détroits ; la partie européenne du territoire n'a souffert ni trouble politique, ni dommage de la guerre et elle est renforcée (et turquifiée) par les réfugiés de l'Anatolie dévastée par Tamerlan. Si les puissances de Méditerranée orientale en profitent pour conclure avec le prince Süleyman un traité favorable, si Byzance récupère quelques territoires, la présence d'un État ottoman en Europe n'est pas contestée. Un deuxième facteur essentiel est la conscience de l'État et de son unité. Depuis ses débuts, je vous l'ai dit, les Ottomans ont évité l'éclatement de leur royaume lors des crises de succession. Après 1402, les princes n'eurent de cesse de rétablir l'unité de l'héritage ottoman, au prix de dix ans de guerre civile et de la mort de tous, sauf Mehmed I^{er}. Celui-ci, diplomate prudent, puis son fils Murad II, s'attachèrent à reconstituer leur empire.

9 novembre 1444 : Murad II arrête une nouvelle croisade à Varna.

La fin du règne de Murad II fut dominée par les rapports avec la Hongrie, grande puissance avec qui les Ottomans étaient désormais en contact direct. Voulant profiter de la mort du roi Sigismond (9 décembre 1437) Murad avait lancé des raids en Hongrie et en Serbie. Si le siège de Belgrade fut un échec, la conquête de Novo Brdo et de sa région argentifère était d'un grand poids économique, mais aussi militaire, les mineurs serbes allant se révéler fort utiles dans les sièges. La résistance s'organisa autour de Jean Hunyadi, voyvode de Transylvanie. Poussé par le Pape, le Serbe Branković, les Polonais, il lança la « grande campagne » de 1443-1444. Il fut finalement repoussé, mais l'opération étant considérée comme un succès, les négociations pour une ligue anti-ottomane s'intensifièrent, le Karaman repassa à l'attaque, l'Albanais Skanderbey se rebella. Murad II traita avec les Hongrois et repoussa le Karamanide, puis abdiqua en faveur de son jeune fils Mehmed II (juillet-août 1444). Les chrétiens tentèrent d'en profiter : les Vénitiens bloquèrent les Détroits, les Hongrois et les Valaques attaquèrent sur le Danube. Revenu en hâte, Murad l'emporta à Varna.

Ces combats sont le début d'une longue histoire ottomane sur le front danubien, contre les Hongrois puis les Habsbourg. Dans l'immédiat, les Ottomans y acquièrent un nouvel outil militaire : le *Wagenburg*. Il s'agit d'un assemblage de chariots formant des forteresses statiques ou roulantes, qui donnait une plus grande efficacité à l'artillerie de campagne. Cela contribua à la puissance et au rayonnement des Ottomans à l'est.

29 mai 1453 : conquête ottomane de Constantinople.

Malgré les réticences d'une partie de ses conseillers, qui craignent que cela ne suscite une nouvelle croisade et qui entretiennent de bons rapports avec les Byzantins, le jeune Mehmed II se lance dès qu'il le peut dans l'aventure.

C'est une manifestation de force propre à attirer le respect à travers le monde : la place est très puissante et c'est l'occasion de montrer la valeur de ses troupes, la puissance de son artillerie, l'importance de la flotte déployée pour l'occasion (même si celle-ci ne fit pas merveille).

C'est le parachèvement de l'unité territoriale de l'Empire, qui n'aura plus un corps étranger en son milieu et qui pourra dorénavant jouir d'un libre passage entre l'Asie et l'Europe depuis les Dardanelles jusqu'à la mer Noire, ce qui est essentiel pour des raisons stratégiques, mais aussi commerciales. Enfin, le sultan ottoman contrôle désormais l'accès à la mer Noire, au grand détriment des comptoirs génois. Galata, ville génoise et riche centre commercial situé sur l'autre rive de la Corne d'Or, passe également sous contrôle ottoman.

C'est la réalisation d'un vieux rêve musulman, donc une source de prestige considérable dans le monde islamique. Certes, Mehmed II affiche toujours son respect pour le sultan mamlouk du Caire, le plus grand souverain du monde islamique, dont la capitale est un centre intellectuel et religieux sans pareil. Mais dans la lettre qu'il lui écrit, il proclame un partage des rôles : au sultan du Caire le prestige de protéger la Mecque et de défendre et illustrer l'islam ; à lui la charge de mener la *gaza*, la guerre sainte contre les infidèles, pour agrandir le domaine de l'islam, le *darü-l-islam* : des territoires où peuvent vivre librement chrétiens ou juifs, mais où l'islam domine. Mehmed II n'allait d'ailleurs pas tarder à doter sa conquête d'établissements d'enseignement supérieur destinés à faire d'Istanbul aussi un centre intellectuel de premier plan. L'Empire ottoman en 1453 n'a pas la première place dans le monde musulman : outre le sultanat mamlouk, il a encore à compter, plus près de lui, avec son rival karamanide au sud et avec la puissante confédération turcomane des Moutons blancs (Akkoyunlu) en Anatolie orientale. Mais la prise de Constantinople donne à l'Ottoman un immense prestige auprès des musulmans et sa nouvelle capitale va attirer de tous les horizons hommes de religion, de science et de culture : un *soft power* non négligeable.

Enfin, désormais maître de la deuxième Rome, Mehmed II va revendiquer l'héritage de l'Empire romain, encouragé d'ailleurs en cela par certains érudits italiens. Ce sera l'objet d'un âpre débat avec les Habsbourg, auxquels la Porte refusera toujours de reconnaître le statut impérial : pour Soliman-le-Magnifique, Charles Quint ne sera jamais que le « roi d'Espagne ». Très concrètement, l'établissement d'un patriarcat orthodoxe à Istanbul aura un poids considérable et favorisera l'assentiment au pouvoir ottoman des chrétiens grecs orthodoxes, qui n'étaient pas toujours satisfaits du pouvoir latin qu'ils avaient pu avoir à subir.

La suite du règne de Mehmed II fut consacrée à parfaire ces résultats : conquête des derniers territoires byzantins (Morée, Trébizonde, Sinope) ; des possessions génoises en mer Noire et en Anatolie ; des îles au débouché des Dardanelles et de la Maritza ; de

l'Eubée prise aux Vénitiens... S'il n'était pas le maître de la Méditerranée orientale, il contrôlait et protégeait ses côtes. Il n'oubliait pas ses rivaux turcomans : le puissant chef des Akkoyunlu subit une écrasante défaite en 1473 et l'émirat du Karaman fut enfin définitivement conquis.

Été 1480 : les Turcs à Otrante.

Otrante est une ville d'Italie du sud, sur l'Adriatique en face des territoires ottomans. Une des dernières décisions de Mehmed II fut d'envoyer Gedik Ahmed Paşa s'en emparer. Pour la première fois, des forces ottomanes occupaient un territoire italien. Ce fut pour peu de temps : à la mort de Mehmed II en 1481, Gedik Ahmed fut rappelé par Bayezid II et les Ottomans demeurés sur place furent expulsés. Mais l'effet psychologique fut considérable et les traces en sont encore vivantes dans la mémoire et le folklore. L'Italie pouvait à tout moment être menacée et Rome même, capitale de la chrétienté catholique. D'ailleurs les Ottomans étaient aussi voisins, sur terre, des territoires vénitiens.

Longtemps crainte, l'invasion ottomane de l'Italie n'eut jamais lieu. Dans l'immédiat, le règne de Bayezid II vit un renversement de tendance. Son frère Cem, après avoir échoué à contester le pouvoir de Bayezid, trouva refuge auprès de puissances chrétiennes et c'est ainsi que, de 1483 jusqu'à sa mort à Capoue en 1495, il fut otage en France et à Rome. C'était une perpétuelle menace pour le sultan, qui développa un réseau d'espionnage, multiplia les missions diplomatiques en Europe, fit des avances à la Cour de France. Ainsi commençait une intégration des Ottomans au monde occidental, accentuée par les difficultés propres de l'Italie divisée en un grand nombre d'États rivaux entre eux. Pour mener à bien leur politique, mais aussi pour se défendre contre l'intervention de puissances extérieures à l'Italie, les potentats italiens cherchaient l'appui de celles-là mêmes : la France ou l'Espagne, mais aussi l'Empire ottoman. On vit un pape écrire au sultan dans la crainte de l'expédition de Charles VIII en 1494. L'Empire ottoman était maintenant une puissance un peu particulière, certes, mais une puissance européenne parmi les autres, qui pouvait nouer des alliances ou obtenir sans coup férir, par le seul poids de sa puissance, certains services : renseignements, appui matériel à ses représentants officiels ou secrets, fourniture de matériaux de luxe (verre, brocarts de soie, horlogerie...).

2° Le superbe XVI^e siècle.

1512-1517 : Selim I^{er} change la nature de l'Empire ottoman.

Dans la seconde moitié du règne de Bayezid II, un voisin encombrant était apparu à l'est. Şah İsmail, petit-fils du Mouton blanc Uzun Hasan, était le cheikh d'une confrérie mystique à tendance chiite, qui s'était imposé en Iran. Sa propagande mystique attirait nombre de sujets ottomans anatoliens ; il collectait des taxes parmi eux, suscitait des révoltes. Selim réagit par les armes, infligeant en 1514 à Şah İsmail une cuisante défaite à Çaldıran, au nord-est du lac de Van. Les Safavides n'étaient plus dans l'immédiat une grave menace militaire, mais un État hostile, à la propagande dangereuse, s'était durablement implanté. Face à lui, l'Empire ottoman allait désormais s'afficher comme le champion de l'islam sunnite et en tirer un grand prestige.

Pour mieux abattre l'ennemi, Selim I^{er} utilisa l'arme économique, sous la forme d'un blocus commercial, notamment de la sortie de soie d'Iran, ce qui à terme provoqua le développement de l'industrie de la soie à Bursa et dans l'immédiat nuisit aux intérêts mamlouks dont le sultan, inquiet de voir l'État tampon zulkadride passer aux Ottomans, massa par précaution des troupes à ses frontières. Cette accumulation de circonstances fortuites amena Selim I^{er}, qui ne l'avait probablement pas prévu, à attaquer les armées mamloukes. En 1516, il s'empara de la Syrie, en 1517 de l'Égypte.

La physionomie de l'Empire ottoman s'en trouva profondément modifiée : de grandes provinces arabes en faisaient maintenant partie ; le poids démographique des musulmans était beaucoup plus important ; l'Empire ottoman devenait le plus puissant État musulman au monde. Une légende datant de la fin du XVIII^e siècle veut qu'à l'occasion de la conquête de l'Égypte, Selim ait récupéré du dernier des califes abbassides réfugiés au Caire ce titre prestigieux. C'est inexact. En revanche, le chérif de La Mecque ne tarda pas à faire acte d'allégeance au nouveau maître du Caire. Selim héritait donc des Mamlouks une charge jouissant d'un immense prestige international chez les musulmans : celle de « serviteur des deux Saints Sanctuaires » de la Mecque et Médine. Cela impliquait d'entretenir ces cités en grains d'Égypte, et plus encore de protéger le pèlerinage annuel à La Mecque. Les sultans ottomans allaient prendre cette charge très au sérieux, assurant le contrôle militaire de l'entrée en mer Rouge, protégeant les caravanes de pèlerins sur leur territoire, mais aussi affirmant haut et fort cette mission : elle fut plus tard la raison – ou le prétexte – d'expéditions contre Astrakhan, Chypre ou la Crète.

1520 : Avènement de Soliman-le-Magnifique, maître des conjonctions.

À la mort de Selim I^{er}, l'Empire n'a plus de rivaux dans le monde islamique. Des souverains lointains se tournent vers lui pour obtenir soutien ou protection, comme ces potentats d'Asie centrale qui écrivent à Selim I^{er}, présenté comme un messie et comparé à Alexandre, pour l'engager à s'étendre en Iran et Asie centrale. C'est aussi vers le sultan d'Istanbul que se tourne Hayreddin Barberousse, qui s'est constitué un royaume personnel à Alger, pour obtenir en échange de son obéissance une garantie contre la menace espagnole. Dans la seconde moitié du siècle, on verra le sultan d'Adjeh, en Indonésie, solliciter une aide militaire contre ses adversaires et le sultan ottoman se lancer dans une aventure malheureuse pour dégager Astrakhan de l'emprise russe et assurer la libre circulation des marchands et des pèlerins sunnites. C'est bien d'une grande puissance qu'il s'agit, qui intervient dans les affaires du monde, ou pour le moins qu'on sollicite au nom de son prestige.

Les territoires vont continuer à s'étendre. Soliman, se posant en souverain musulman, va s'attaquer à des pouvoirs mécréants : son règne verra l'expulsion des chevaliers de Rhodes, la main-mise sur les îles de l'Égée, le passage d'Alger sous l'égide ottomane, la prise de contrôle de la Hongrie pour lutter contre l'influence des Habsbourg, la conquête de l'Irak à l'occasion du conflit avec les Safavides chiites, tandis qu'à l'intérieur de son empire il luttait contre leur influence et défendait un sunnisme de plus en plus rigoureux. Ces réussites (et même ses échecs, comme celui du siège de Vienne en 1529) impressionnent les Occidentaux d'autant plus que l'homme est respecté pour sa majesté et sa noblesse. Les véritables adversaires sont les Habsbourg, qui dominent l'Espagne, les Pays-Bas, le sud de l'Italie, une bonne partie de l'Europe centrale et disputent la Hongrie aux Ottomans ; en outre ils revendiquent le statut d'héritiers de l'Empire romain que le sultan ottoman s'arroge de son côté depuis 1453. Contre ce

puissant ennemi, Soliman va opter pour une alliance de revers avec l'autre grand ennemi de Charles Quint : la France de François I^{er}. La confiance n'est pas totale entre les alliés et les actions communes, comme une célèbre campagne navale franco-ottomane en 1543-44 restée célèbre par l'hivernage des Ottomans à Toulon, ne sont guère décisives. Mais au total, l'alliance sert les deux parties et permet, par la menace et dans les faits, de réduire les capacités de l'ennemi commun. L'alliance aura des hauts et des bas, mais tout sera fait par les deux parties, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, pour maintenir des liens diplomatiques positifs.

Dans l'immédiat, les Ottomans sont une grande puissance islamique, méditerranéenne et européenne et ils en prennent conscience. On en verra pour preuve l'apparition d'une politique linguistique au profit du turc. Si localement les provinces arabes sont gérées en arabe, l'État central parle et écrit en turc, dorénavant les cadis en font autant et l'on traduit les actes de fondation pieuse. Plus encore, alors que longtemps la chancellerie ottomane avait utilisé des langues étrangères dans ses relations extérieures (grec, italien, latin, slavon...), elle envoie désormais des courriers en turc ottoman (quitte à joindre parfois une traduction non officielle ne portant pas la signature du sultan).

Les Ottomans participent aussi à leur manière au développement des pratiques diplomatiques de leur temps : c'est en effet le début des ambassades permanentes. Si les sultans se refusèrent longtemps à avoir des représentations permanentes auprès des cours européennes, ils accueillirent depuis 1453 un représentant de Venise (le baile) et ils acceptèrent en 1535 la demande française d'envoyer un ambassadeur résident ; les autres puissances allaient suivre. Ainsi Istanbul devenait un centre des relations internationales et c'est chez eux, en position de force, que les Ottomans négociaient et pouvaient jouer de la rivalité des puissances. Leur porte, disaient les sultans, était ouverte à tous, amis comme ennemis. Cette amitié (*dostluk*) n'était d'ailleurs pas comprise comme un phénomène réciproque, mais comme une grâce accordée par le sultan en échange d'une soumission (au moins affichée) manifestée par la hauteur de la réception réservée aux ambassadeurs et par l'obligation d'apporter des cadeaux qui étaient une marque de soumission, même si par contre-don les ambassadeurs et leur suite étaient gratifiés de robes de cérémonie. Du point de vue ottoman, la jouissance de certains territoires faisait théoriquement de Venise ou de Vienne des tributaires au même titre que les pays roumains ou la République de Raguse ; la Porte tenait à ce que les sommes dues fussent versées, explicitement à titre de tribut et non comme des dons gracieux. Un fait caractéristique est que les capitulations, ces traités concédés par le sultan, étaient présentées comme des décisions unilatérales, même si elles avaient été préalablement négociées.

Soliman et ses successeurs avaient-ils les moyens de pareilles ambitions ? Remarquons d'abord qu'ils n'étaient pas prisonniers des représentants étrangers à la Porte. Eux-mêmes avaient développé, depuis le XV^e siècle, un efficace réseau de renseignement. En outre, si les Ottomans n'avaient pas d'ambassadeurs résidents auprès des cours étrangères, ils y envoyaient régulièrement des représentants et, surtout, les gouverneurs aux frontières avaient un rôle essentiel dans les discussions et la gestion des relations diplomatiques : par exemple celui d'Alger vis-à-vis de la France ou celui de Bude vis-à-vis de la cour de Vienne...

Surtout, l'Empire était peuplé, fort et riche, largement autosuffisant en produits stratégiques : blé, bois, fer et cuivre, toiles et cordages, salpêtre ou goudron. Il lui manquait seulement l'étain. Une organisation centralisée et un quadrillage du territoire permettaient d'assurer régulièrement l'approvisionnement des troupes en campagne. Les hommes ne manquaient pas : raideurs des frontières (*akıncı*) aux missions d'éclaireurs, cavalerie provinciale des timariotes rémunérés par le revenu fiscal d'un domaine agricole,

troupes soldées d'esclaves de la porte (janissaires, cavaliers de la Porte, artilleurs), fantassins musulmans anatoliens fournis par les villages, hommes recrutés par conscription pour les travaux de terrassement, de charroi etc. Les ordres de mobilisation préparés en hiver permettaient de disposer au printemps de troupes de qualité dont l'approvisionnement et le financement étaient assurés. Les États vassaux (Crimée, pays roumains, Transylvanie, régences maghrébines), plus ou moins autonomes, apportaient leur concours quand il était exigé. Cette machine de guerre bien huilée, disciplinée sur le front, impressionnait fortement les observateurs occidentaux.

Un autre point important est la solidité de la société ottomane. Certes, il y eut des révoltes, que le pouvoir réussit toujours à résorber, parfois non sans mal, mais c'étaient des problèmes intérieurs. Certes, les relations entre les musulmans et les non-musulmans traités en sujets de second rang pouvaient être localement exécrables, mais l'État réussissait plus ou moins à protéger les intérêts de tous et, en tout cas, tous considéraient que cela avait un sens de faire appel à la justice du sultan. Les sujets non musulmans – pour la plupart juifs ou orthodoxes, très peu catholiques – avaient sans doute bien des raisons de se plaindre, mais ils n'envisageaient pas, pour la plupart, de le faire en dehors du cadre ottoman. Aussi les tentatives de soulèvement chrétien espérées et soutenues par les ennemis firent-elles pour la plupart long feu.

La puissance ottomane avait donc de sérieux atouts.

Mai 1555 : la paix d'Amasya est conclue avec les Safavides.

Soliman conduisit trois campagnes militaires sur le front iranien, puis, à la suite de la dernière en 1553-54, un compromis fut conclu : Soliman renonçait à l'Arménie orientale et à l'Azerbaïdjan, tandis qu'il consolidait la frontière en annexant une bonne partie du Kurdistan et l'Arménie occidentale. Après plus d'un demi-siècle d'affrontement militaire et idéologique, ce choix manifestait une profonde révision de la politique ottomane. La Porte avait pris conscience des limites de son rayon d'action. Au-delà d'une certaine portée, ses troupes, qui devaient pouvoir rentrer chez elles pour hiverner, n'avaient plus les moyens d'emporter des succès durables.

Il s'agissait donc de renoncer à l'idéal d'un empire toujours conquérant (même s'il y eut encore de nouvelles conquêtes par la suite) et au contraire de fixer des frontières et d'y maintenir la tranquillité, que ce fût sur le front iranien ou hongrois, avec les Vénitiens ou les Polonais. On a prétendu discerner, dans l'action ottomane sous Selim II, la mise en œuvre d'une politique mondiale. Les faits ne soutiennent pas cette théorie : les Ottomans étaient désormais conscients de leurs limites. Ils ne pouvaient d'ailleurs que constater la difficulté de se maintenir sur certaines marges, comme le bas Irak ou le Yémen, et laissèrent les régences maghrébines prendre de plus en plus d'autonomie.

Plus généralement, d'ailleurs, on constate à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle des évolutions internes. Les revenus des *timar* commencent à ne plus suffire à entretenir la cavalerie de province, qui apparaîtra d'ailleurs mal adaptée à la guerre contre les Habsbourg à la fin du siècle ; si les janissaires continuent à représenter un élément essentiel de l'armée, les besoins en fantassins équipés d'armes à feu augmentent : la machine militaire ottomane commence à être moins performante.

Au début de son règne, les prétentions du jeune Soliman étaient considérables. Monté sur le trône au X^e siècle de l'Hégire, dans une atmosphère millénariste d'attente de la fin du monde, il s'attribuait, comme son père Selim I^{er}, le titre de « maître des conjonctions » (*sahib-kıran*) qui faisait de lui un souverain messianique appelé à inaugurer un règne de justice et de religion unique. Confronté aux limites de ses

possibilités, moins confiant aussi, l'âge venant, dans sa mission messianique, Soliman dans la seconde partie de son règne ne se rêvait plus en conquérant universel. Il n'en restait pas moins le représentant sur la terre du Ciel qui l'avait investi, avec la charge d'assurer le bon ordre du monde. Il occupait le haut de la hiérarchie pyramidale des monarques et peuples de la terre, qui devaient tous adhérer à la paix ottomane et manifester par leur tribut leur soumission au « distributeur des couronnes aux monarques de la terre ». Vision complaisante sans grand rapport avec les réalités concrètes ? Sans doute. Pourtant nul ne contestait la puissance du Grand Turc, qui après tout intervenait en effet dans le choix des souverains vassaux. On le vit même user de son influence pour empêcher les Polonais, en 1572, d'élire un client des cours de Vienne ou de Moscou et pour faire attribuer la couronne à Henri de Valois, frère du roi de France Charles IX.

3^o XVII^e-XVIII^e siècle : Un long déclin ?

À certains égards, on peut considérer que le XVI^e siècle constitue l'apogée de la puissance ottomane. Il se trouve d'autre part que des penseurs ottomans ont fait du règne de Soliman un âge d'or par rapport auquel les règnes suivants ne pouvaient être que décadents. Considérations historiquement contestables, mais reprises par des historiens qui, connaissant l'issue, la prédisaient à bon compte dès la fin du XVI^e siècle. C'est un peu plus compliqué.

7 octobre 1571 : la flotte de la ligue chrétienne détruit la flotte ottomane à Lépante.

Cet événement est un des plus célèbres de l'histoire de la Méditerranée à l'âge moderne. Il est vrai que la flotte ottomane fut anéantie et que les Occidentaux célébrèrent cette victoire à grand renfort de libelles et de *Te Deum*. On a voulu voir dans cette affaire la fin de la suprématie maritime ottomane. Outre qu'on peut se demander si celle-ci n'est pas un mythe, force est de constater que les prodigieuses ressources de l'Empire permirent la reconstitution de la flotte dans un temps record, exploit visant à rappeler que la puissance ottomane était intacte. Du reste la défaite navale de 1571 pouvait-elle faire oublier que cette même flotte, au mois d'août précédent, avait permis la conquête ottomane de Chypre ? Et peu après, en 1574, les Ottomans reprenaient définitivement Tunis.

Le désastre de Lépante ne doit pas être sous-estimé cependant. En effet, si ses conséquences militaires étaient mineures, en revanche la victoire psychologique des Occidentaux était considérable et l'invincibilité des Ottomans désormais remise en question.

Au demeurant un autre événement du règne de Selim II, que j'ai déjà évoqué, aurait dû retenir l'attention : l'expédition d'Astrakhan, tentative malheureuse de réponse à la descente russe vers le sud. Longtemps les relations avec la Moscovie n'avaient pas été mauvaises. La Russie était maintenant une puissance croissante et elle serait un jour une menace mortelle pour l'Empire ottoman.

27 septembre 1669 : prise de Candie (Héraklion) par les Ottomans.

L'année 1669 vit l'achèvement d'une longue guerre opposant Venise aux Ottomans. Envahie en 1645, la Crète ne fut entièrement conquise qu'au bout de 24 ans.

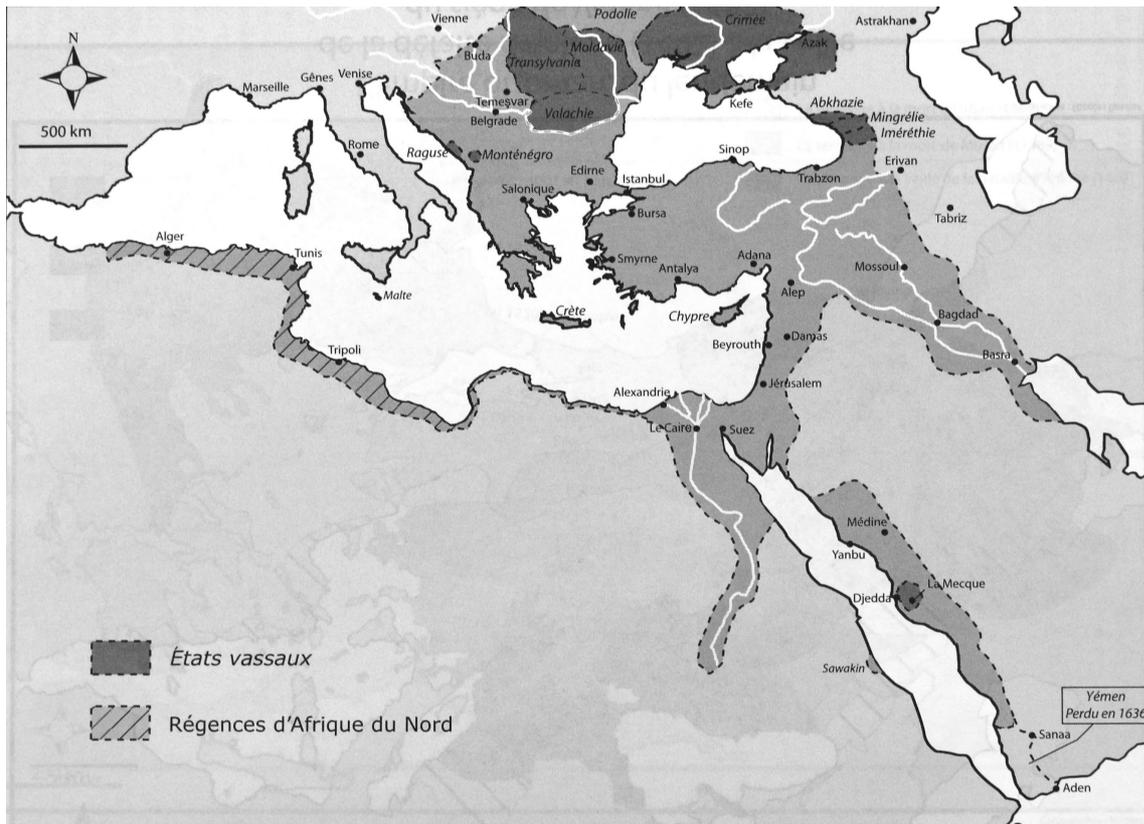
Ce fut la dernière grande conquête ottomane, qui affirmait sa domination sur tout le bassin oriental de la Méditerranée, et un incontestable succès, même s'il fut remporté sur des Vénitiens affaiblis. Louis XIV, qui avait apporté un peu d'aide à ces derniers, avait pris grand soin de le faire sans couper les ponts avec les Ottomans, avec qui il fallait toujours compter. D'ailleurs les Français, et ils n'étaient pas les seuls, faisaient un commerce lucratif sur le territoire ottoman, pour le plus grand profit des douanes ottomanes.

Mais la victoire définitive en Crète ne doit pas faire oublier que l'affaire fut difficile et coûteuse et elle provoqua des troubles politiques. Surtout, les Vénitiens dominèrent la mer et bloquèrent même les Dardanelles, soulignant la faiblesse navale des Ottomans. De façon générale, leur flotte semble avoir été incapable, au XVII^e siècle, de contrôler le vaste espace maritime des sultans. En mer Noire, les rapides bateaux des Cosaques faisaient des raids dévastateurs sur les rivages, jusqu'aux côtes anatoliennes et au Bosphore. En Méditerranée, la fin du conflit avec les Espagnols amena en Orient des corsaires/pirates chrétiens, notamment venant de Malte ou de Livourne. Ils occupaient les Cyclades en hiver, attaquaient au printemps les côtes et les bateaux sur les rivages, surtout la « caravane » ottomane reliant Alexandrie à Istanbul. Signe criant de la vulnérabilité ottomane, les négociants, pèlerins, soldats et fonctionnaires ottomans en vinrent pour assurer leur sécurité à se déplacer sur des bateaux cabotant sous pavillon français le long des côtes ottomanes : dans cette activité connue sous le nom de « caravane maritime », les Français eurent un quasi-monopole jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Les corsaires ottomans du Maghreb étaient actifs eux aussi, mais fournissaient ainsi une nouvelle occasion de montrer le déclin de la puissance ottomane : en effet, après avoir longtemps protesté auprès du gouvernement ottoman et constatant son impuissance, les puissances occidentales s'efforcèrent de régler directement le problème avec les régences maghrébines, par la force ou la négociation.

1699 : les Ottomans concèdent un traité à Karlowitz.

Le second siège de Vienne, en juillet-septembre 1683, montre que les Ottomans avaient encore bien des moyens. Son échec, durement ressenti à la Porte, fit grand bruit en Europe : une nouvelle fois, l'ennemi de la chrétienté avait été repoussé. Le conflit, qui opposa les Ottomans à une ligue chrétienne jusqu'en 1699, connut des hauts et de bas. Pour finir, la Porte dut accepter une médiation des Anglo-Néerlandais soucieux de préserver l'équilibre européen et demander la paix. Des accords séparés furent conclus avec les Habsbourg, les Polonais, les Vénitiens et les Russes. Si les négociateurs ottomans purent éviter de trop céder, l'Empire perdit d'importants territoires. On était loin de l'époque où le sultan imposait ses choix dans une manifestation ostentatoire d'unilatéralité. Le traité de Karlowitz constitue un tournant dans les relations de la Porte avec ses voisins chrétiens, désormais plus agressifs.

Faut-il donc parler de déclin au XVII^e siècle ? l'Empire connut alors de graves crises, politiques, monétaires, économiques. Il se révéla cependant capable de se régénérer. Il modifia la composition et le recrutement de ses armées pour répondre aux nouveaux défis militaires. Il maintint l'unité de l'Empire et sa capacité à faire rentrer l'impôt par des réformes fiscales et une politique souple de décentralisation. Enfin il connut une belle croissance économique dans la première moitié du XVIII^e siècle. Les Ottomans avaient encore de la ressource. Ils récupérèrent certaines de leurs pertes dans les deux décennies suivant le traité de Karlowitz (même si l'intervention de l'Autriche leur en fit perdre d'autres) et connurent de réels succès militaires face aux Russes.



L'empire ottoman à la veille du second siège de Vienne (1683), tiré de : François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein dir., *Dictionnaire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015, p. 1234.

Du point de vue de la puissance, cependant, la réponse est sans doute moins positive, car l'image des Ottomans se dégrada. Les Européens avaient cessé de les admirer. Une insistance nouvelle, sans doute injuste, était accordée à la corruption, à la perte de la valeur et de la discipline des troupes. Le thème du despotisme oriental allait se développer. Certes, l'Empire demeurait un adversaire qu'il convenait de prendre au sérieux, mais ce n'était plus la superpuissance qu'il avait été naguère.

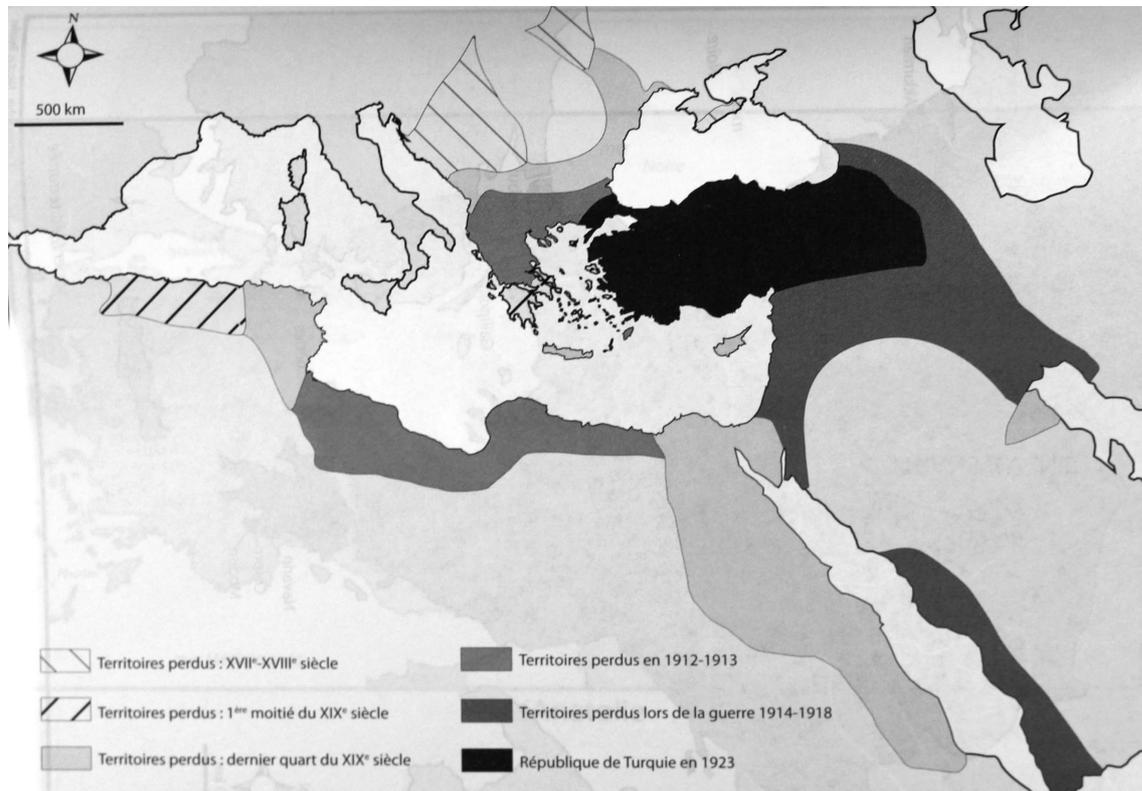
4^o Fin XVIII^e-début XX^e siècle : la fin d'un empire

21 juillet 1774 : le traité de Küçük Kaynarca avec la Russie, première étape du démembrement de l'Empire.

Inquiets de la menace russe, les Ottomans se lancent en 1769 dans une guerre désastreuse aussi bien sur le front de la Crimée et des provinces roumaines qu'en Méditerranée où une escadre russe venue de la Baltique détruit la flotte ottomane à Çeşme (7 juillet 1770). Plus lourde de conséquences à moyen terme est la politique russe poussant au nom de la solidarité orthodoxe les Grecs à se soulever. Les révoltés de Morée, abandonnés par les Russes, sont écrasés, mais les insulaires grecs, qui se lancent dans la course contre les intérêts ottomans sous le pavillon russe, seront particulièrement actifs lors de la guerre d'indépendance grecque.

Par le traité de Küçük Kaynarca, les Russes acquièrent un certain nombre de territoires sur la mer Noire, qui cesse d'être un « lac ottoman ». Une concession est de portée bien plus considérable : le sultan doit renoncer à la suzeraineté sur le khanat de

Crimée, territoire musulman que la tzarine Catherine II, comme il était à prévoir, ne tarde pas à annexer, en 1779. La preuve est faite que l'Empire ottoman ne protège plus les musulmans.



Le reflux ottoman : XVIII^e-XX^e siècle (tiré de : François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein dir., *Dictionnaire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015, p. 1235).

Enfin, la Russie va interpréter deux articles du traité comme un droit de protection et de regard sur tout ce qui concerne les orthodoxes de l'Empire ottoman, nouvel accroc à la puissance de celui-ci. En échange, le sultan se voit reconnaître le titre de calife. J'ai déjà parlé du califat, pour dire que Selim I^{er} ne s'en était pas emparé en 1517. Du reste nombre de souverains s'attribuaient le titre de calife, pour se réclamer d'une inspiration divine. Chez les Ottomans, la première attestation connue est de 1421. Par la suite, le titre continua à figurer dans la rhétorique des Ottomans comme une variante des autres titres des sultans. Puis, à partir de la fin du XVI^e siècle, on constate une assimilation progressive du sultanat au califat, concernant les modes d'accession au trône, les devoirs du souverain, les qualités exigées de lui (ce qui put servir à en démettre certains)... Bref, une lente maturation se faisait, qui peut contribuer à expliquer pourquoi, dans le traité de Küçük Kaynarca, le sultan ottoman est désigné comme le « souverain calife de la religion mahométane ». En réalité, l'esprit était bien différent : le traité reconnaissait à ce calife nouvelle manière une sorte de prééminence religieuse sur les musulmans de Crimée, à l'exclusion de tout droit de regard politique. Ce califat purement religieux n'avait donc pas vocation à renforcer la puissance ottomane. Il ne fut cependant pas sans importance pour le rayonnement ottoman dans le monde musulman et il survécut même un peu plus d'un an à l'Empire.

2 juillet 1798 : Napoléon Bonaparte débarque en Égypte.

L'expédition d'Égypte prit le gouvernement ottoman par surprise. Rien dans les relations entre la République française et l'Empire ottoman ne justifiait cette agression qui répondait à des impératifs politiques européens. Il fallut l'aide russe et européenne pour chasser les Français, mais les alliés des Ottomans ne leur parurent guère plus respectueux que leur agresseur. La poussée coloniale commençait à se faire sentir : entre 1792 et 1811, la Russie, qui avait imposé sa protection aux principautés roumaines, prit le contrôle des protectorats ottomans en Géorgie. En 1830 commençait la colonisation de l'Algérie par la France. À l'évidence, l'Empire ottoman avait cessé d'être une puissance qui comptait.

3 février 1830 : la Grande-Bretagne, la Russie et la France proclament à Londres l'indépendance de la Grèce.

C'est l'issue d'une décennie de lutte à la suite de l'insurrection de la Grèce en 1821. Le Royaume de Grèce ne recouvre pas tout le territoire de la Grèce actuelle. Mais cette indépendance marque le début du dépècement de l'Empire, dont la nature est mal compatible avec les revendications nationales du XIX^e siècle. L'Empire ottoman va désormais inexorablement se déliter. En Égypte, Muhammad Ali, pourtant lui-même un Turc ottoman originaire de Kavala en Grèce, qui avait contribué à la répression des révoltés grecs, se constitue un royaume de plus en plus autonome et va jusqu'à faire la guerre au sultan ottoman. À travers révoltes et conflits, les nations obtiennent leur autonomie, puis leur indépendance, ou bien entrent dans le giron d'autres puissances, notamment l'Empire d'Autriche-Hongrie. À la veille de la guerre 1914, l'Empire ne possède plus en Europe que la Thrace orientale ; il a perdu le Dodécanèse, la Lybie, la Tunisie...

Ce mouvement de rétrécissement est accompagné par une intervention croissante des grandes puissances européennes dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman. Elles le font pour leurs intérêts propres, mais aussi au nom de grands principes, en partie hypocrites, qui agitent leurs opinions publiques. Le philhellénisme romantique pleurait sur la Grèce antique meurtrie sous le joug du Turc barbare. La répression ottomane était condamnée pour ses excès, dont les massacres de Chio sont un exemple fameux, grâce à Delacroix et Victor Hugo. Le régime autocratique et policier d'Abdülhamid II, le « Sultan rouge » dont le règne connut les premiers massacres d'Arméniens, était méprisé.

1853-1856 : les Ottomans sont alliés aux Britanniques et aux Français contre les Russes dans la Guerre de Crimée.

Les tentatives ottomanes de reprise en main, par une politique de centralisation autoritaire et de modernisation, ne furent pas négligeables. Était-ce suffisant à long terme ? Une des planches de salut était précisément la rivalité des puissances, qui pouvaient avoir intérêt à la préservation des Ottomans. La Guerre de Crimée en est un bon exemple. Déclenché par de nouvelles revendications russes à propos des Lieux Saints et de la protection des orthodoxes, le conflit visait à contrôler l'expansion politique et économique de la Russie en territoire ottoman. Craignant pour leur propre influence en Méditerranée orientale, Français et Britanniques vinrent au secours des Ottomans. Les Russes furent vaincus par les alliés dans un des premiers conflits modernes. Les Ottomans

avaient tenu leur partie, mais ils ne pouvaient plus rien seuls. De plus, la guerre amena le gouvernement ottoman à entamer une politique d'emprunt qui allait le mettre sous la coupe de créanciers internationaux, à qui il dut même concéder certains revenus fiscaux. Les capitulations, autrefois traités accordés unilatéralement par le sultan, étaient devenues des concessions de privilèges pour les ressortissants de pays européens dont les impressionnantes ambassades exhibaient la puissance.

Devant ces menaces, le gouvernement ottoman répondait en se modernisant, en menant une diplomatie prudente et avisée, fondée sur l'équilibre des puissances. Le sultan-calife demeurait dans le monde musulman un personnage révérend. Abdülhamid II tenta d'en faire une arme du faible au fort : ne pourrait-il pas jouer de son personnage pour soulever les musulmans des empires français et britanniques ?

Conclusion

À la veille de la Guerre de 1914, l'Empire ottoman est bien différent de ce qu'il était un siècle plus tôt. La perte de nombreux territoires et l'afflux de réfugiés ont fait de lui un ensemble plus compact, à peu près détaché de l'Europe qui avait été son noyau, où les musulmans désormais dominant très majoritairement. Le gouvernement Jeune Turc, rompant avec la politique panislamique d'Abdülhamid II, met l'accent sur l'élément turc. Le pays est loin d'être mort : il saura résister pendant la guerre. Aurait-il survécu s'il avait choisi pour alliés les vainqueurs de la Grande Guerre ? Vaincu avec l'Allemagne et l'Autriche, l'Empire en tout cas s'effondre, dépecé par les vainqueurs.

La République de Turquie, puissance régionale montante au début du XXI^e siècle, est-elle l'avatar de l'Empire ottoman, ou une héritière parmi ses nombreux autres héritiers ?